

Proposer un Bulletin Freudien sur l'écriture est venu de l'interpellation de J-P Lebrun lors de la journée conclusive de juin dernier, où il rappelait qu'en janvier 2014, c'est-à-dire maintenant, on allait fêter les 30 ans de la parution du premier Bulletin.

Cet anniversaire est une occasion à saisir, tant pour scander la vie du Bulletin Freudien lui-même, que celle de l'Association.

Certains collègues présents dès le début de l'aventure nous ont transmis que le Bulletin fut très intimement lié à la vie, à la naissance de l'Association, à sa vitalité donc, moins comme thermomètre que comme lieu d'émergence. L'activité éditoriale du Bulletin préexista à la fondation proprement dite de l'Association parvenant, comme le soulignait Jean-Pierre Lebrun, « à réunir autour d'un objectif commun des personnes qui n'étaient pas au départ préparées à travailler ensemble. La rédaction en commun de quelques éditoriaux a été en effet d'emblée une manière de soutenir aussi bien la nécessité pour chacun de nous énoncer que celle de nous confronter à nos inéluctables différences ».

Donc il semble après coup que le Bulletin eut fonction de constituer un lieu singulier et pluriel, un premier collectif. Participant à ce titre à la fondation elle-même de l'Association : c'est aussi en en passant par l'écriture que l'Association trouva son acte de fondation.

L'histoire du Bulletin se constitua de cette tension encore actuelle entre recueillir les conférences et débats et inviter à l'écriture, à la recherche théorique. Ce dont Christian Dubois rend compte dans le même numéro sur l'histoire de la psychanalyse en Belgique :

« Le bulletin de l'Association freudienne de Belgique devenu « Bulletin Freudien » adjoignait à sa mission de « revue », scribe des activités de l'AFB, celle d'*initier* l'échange écrit. L'écrit dans le « Bulletin Freudien »

quitte, alors, progressivement son style de transcription au profit d'un acte d'écriture où la solitude qui lui est propre, se met en dialectique avec le « comité de rédaction », d'abord, avec ses lecteurs, ensuite. »

Ce n'est pas sans faire échos à deux fonctions de l'écriture, celle qui consiste à garder une trace de l'oral d'une part, celle qui consiste à produire quelque chose qui n'existait pas avant, qui va vers l'acte. Le Bulletin n'a renoncé ni à l'un, ni à l'autre, a continué à tresser avec ces deux nécessités, exigences pour répondre de cet enjeu, énoncé par Claude Jamart : « quelle écriture analytique pour quelle transmission, comment écrire depuis Freud et après Lacan ? »

En somme nous pourrions dire que nous avons l'occasion de revenir sur la place de l'écriture à l'Association Freudienne, pour l'Association, à l'occasion de ce 60ème numéro consacré à l'écriture. Le thème proposé à notre discussion est celui du *passage à l'écriture* (c'est-à-dire qu'il interroge au premier chef l'acte d'écrire).

M'est venue une question incongrue : le lecteur écrit-il ? C'est par le détour de la lecture que je vais tenter de dire quelque chose de l'écriture, de l'acte d'écrire.

J'avais tout d'abord écrit à propos de l'expérience du lecteur : c'est familier, et pourtant c'est neuf. L'expérience d'une nouveauté qui parle au lecteur.

Parfois on s'ennuie dans la lecture : on y est alors pas à son affaire de lecteur. L'ennui : ce que je lis, ne me dit rien. Reste lettre morte, sans même m'inquiéter. Pas de transport. Pas d'inconnu qui affleure à même le connu. Ces temps où la lecture peine à emmener le lecteur ailleurs que là où il est déjà, peine à la rencontre. A l'hôpital il est très fréquent que les patients que je reçois se plaignent de ne pas arriver à lire, de ne pas

retenir ce qu'ils lisent. Comme si ce qui était donné dans la lecture était la grâce d'un temps (de la possibilité) d'oubli du moi, pas seulement à la faveur de l'identification à un autre, comme si donc ce qui était donné dans la lecture était la possibilité d'une séparation, d'une discontinuité d'avec soi où advient la trouvaille de soi. On pourrait ainsi dire que je deviens lecteur lorsque l'œuvre me lit. Il y aurait un moment de jubilation dans l'expérience du lecteur, ce saut, cet écart d'où il se sera laissé lire par l'œuvre, ce moment où il réinvente l'œuvre pour en produire la lecture. Voilà donc pourquoi je posais la question « le lecteur écrit-il ? »...

Ce temps de séparation d'avec soi (c'est probablement un notion trop imprécise), ce temps de discontinuité d'avec le registre de la (re)connaissance, de crise de la reconnaissance spéculaire, ce temps d'indécidable et d'ouverture à l'inconnu (fut-ce sous la forme de l'accueil au retour du refoulé) serait un moment constituant de l'acte créateur, de l'instant créateur, un temps que partagerait passage à l'écriture et *passage à la lecture* (par la lecture ?).